



LA PROIE

DU VENT

diptal

La Société des Films ALBATROS

présente

LA PROIE DU VENT

(d'après le Roman d'A. MERCIER : *L'Aventure amoureuse de Pierre Vignal*)

adaptation et réalisation de René CLAIR

avec

Sandra MILOWANOFF - Lilian Hall DAVIS

Jean MURAT - Jim GERALD

et

Charles VANEL

Opérateurs :

GONDOIS

et

ROUDAKOFF

Les scènes d'aviation ont été réalisées avec la
collaboration technique d'Albert PRÉJEAN
et le concours

de MM. ROQUES et BAJAC

Opérateur : Robert BATTON

Décorateurs :

MEERSON

et

BRUNI

Assistant : LACOMBE

LES FILMS ARMOR, 12, RUE GAILLON — Téléphone : CENTRAL 84-37

Concessionnaires pour la France et les Colonies

LA PROIE DU VENT

RÉSUMÉ DU SCÉNARIO

De graves événements bouleversent l'Europe Centrale. Un coup d'Etat vient de renverser les souverains de Libanie. Les partisans du nouveau roi ont pris possession du pouvoir, et la plus grande anarchie règne dans le pays. Chaque jour, les partisans de l'ancien monarque sont déclarés suspects, emprisonnés, parfois exécutés. C'est une véritable terreur qui sévit, impitoyable aux malades, aux vieillards. Dans une des geôles où sont entassées pêle-mêle, des femmes de toutes les conditions, la comtesse Hélène, une des grandes dames de la cour périmée, après avoir été arrachée aux bras de son mari, voit mourir sous ses yeux sa mère, sans pouvoir obtenir de ses geôliers autre chose que des sarcasmes. Tandis que trois soudards emportent le corps de la morte, l'infortunée jeune femme, à bout de forces, brisée de douleur, s'écroule sur les dalles du cachot.

Des centaines de drames semblables se déroulent dans l'ombre des prisons libaines. C'est la terreur, avec toute sa cynique brutalité. Le temps seul, grand modérateur des passions, est capable de ramener l'ordre en Libanie.

Les mois passent, en effet. Le calme est revenu en Europe, les relations ont repris entre le gouvernement libain et la France. Pierre Vignal, l'aviateur célèbre, chef-pilote de la firme Nanthiez, se prépare à partir pour la capitale de la Libanie, première étape d'un long voyage aérien. Il a été chargé par ses directeurs d'une mission délicate et



Lillian Hall DAVIS



Sandra MILOWANOFF



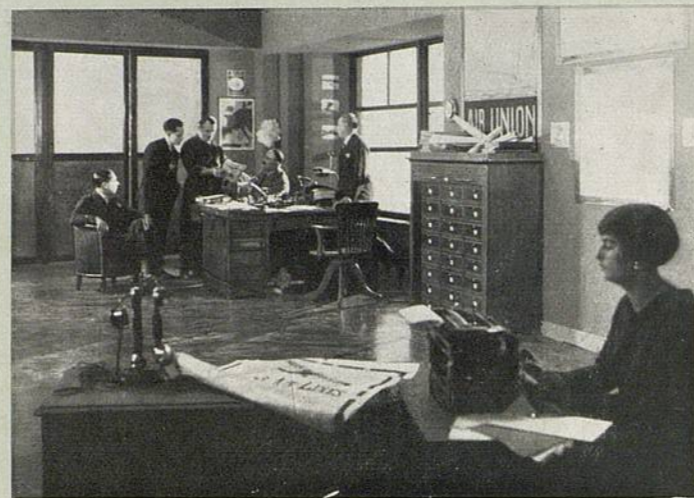
Charles VANEL



Jean MURAT



Jim GERALD



périlleuse. Il s'agit d'aller reconnaître une ligne Paris-Balkans et de poser, au long de cet itinéraire, les éléments de nouvelles bases d'atterrissage.

Vignal s'envole un beau matin, accompagné des vœux de tous, et l'avion ne tarde pas à disparaître à l'Orient.

La première partie du voyage se passe sans incident. Déjà, Vignal est près d'atteindre les frontières de la Tchéco-Slovaquie, lorsque le temps, indécis jusqu'alors, devient nettement défavorable. Un vent brutal s'élève, soufflant par bourrasques, faisant bourlinguer l'avion au milieu d'une mer de nuages épaissis de minute en minute. Puis l'orage éclate, entre les couches atmosphériques saturées d'électricité, et Vignal n'est plus, dans ce bouleversement de l'espace, que la proie des éléments déchaînés qui l'entraînent vers l'inconnu, vers la mort, peut-être.

Cependant, l'homme audacieux n'abdique pas ses droits à la vie : cramponné aux commandes, de toute sa force et de toute sa volonté, il plonge, vire, pique, se redresse, cherchant à la faveur de rares trouées de lumière un terrain d'atterrissage favorable. Mais partout des forêts... et des forêts encore... Nulle part, il ne voit le bout de plaine, le carré de pré où il pourrait reprendre contact avec le sol. Mais si ! voilà, au milieu des pins touffus, un château, qu'entoure un vaste parc. Les pelouses offrent leur tapis propice à l'atterrissage de l'avion. Vignal coupe l'allumage. Face au vent, l'appareil plonge, le voici à hauteur des premières cimes d'arbres. Un dernier coup de gouvernail et il va toucher terre, quand l'aile droite accroche, à 100 à l'heure, une Diane de marbre qui se dresse, dure et fatale, au milieu d'un massif. Un choc, et, dominant le bruit de la rafale, un effroyable fracas de haubans brisés, de toiles déchirées, de réservoirs éventrés.

A quelques mètres de l'avion déchiqueté, Pierre Vignal, front contre terre et bras en croix, gît inanimé.

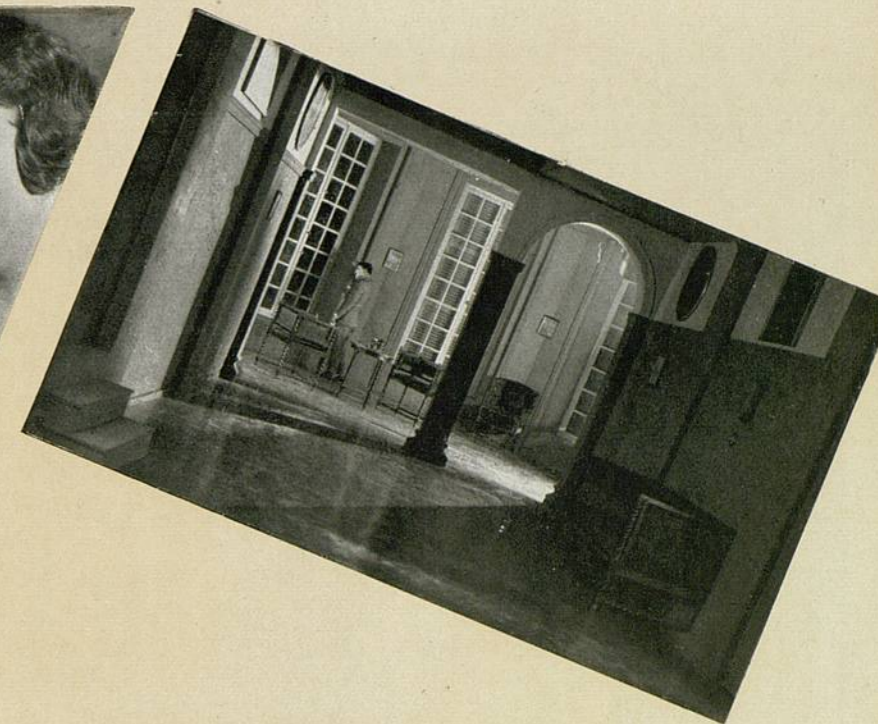
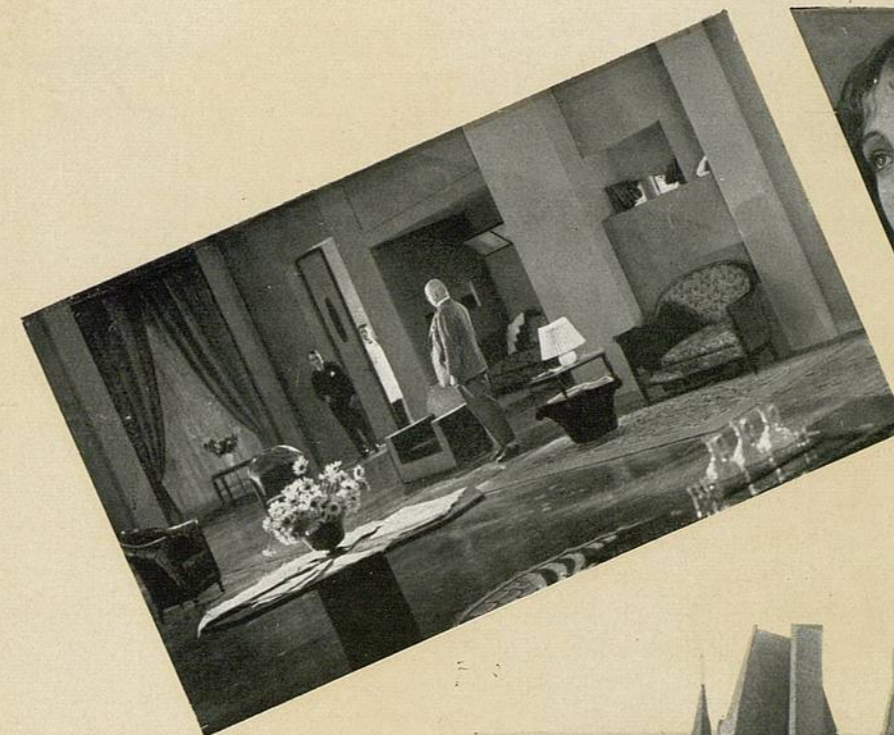
Quelques jours ont passé, et Vignal, en reprenant connaissance, s'est retrouvé, membres douloureux et tête vide, entre des draps fins et dans une chambre vaste. Auprès de lui, un joli visage de femme souriait à son réveil, et deux hommes échangeaient, en même temps qu'un regard satisfait, des mots d'une langue inconnue.

Au bout d'une heure, bribe par bribe, Vignal avait appris que sa chute avait fait de lui l'hôte inopiné de la comtesse Elisabeth Catchick, propriétaire de ce splendide château tchécoslovaque. Il savait aussi que le docteur Massaski, un ami de la maison, lui avait sauvé la vie par ses soins éclairés, et que Georges, le beau-frère d'Elisabeth, entendait accorder la plus large hospitalité à ce blessé tombé du ciel. La parfaite connaissance du français qu'avaient ces trois êtres rendit plus agréable encore à Vignal la conscience de sa résurrection. Sa vigoureuse nature fit le reste : quinze jours ne s'étaient pas écoulés que l'aviateur s'aventurait déjà au bras de sa belle hôtesse, par les corridors du château et dans les allées du parc. Et il ne songeait pas sans amertume au jour où il lui faudrait, complètement guéri, quitter ces lieux que la présence d'Elisabeth commençait à lui rendre tout à fait chers.

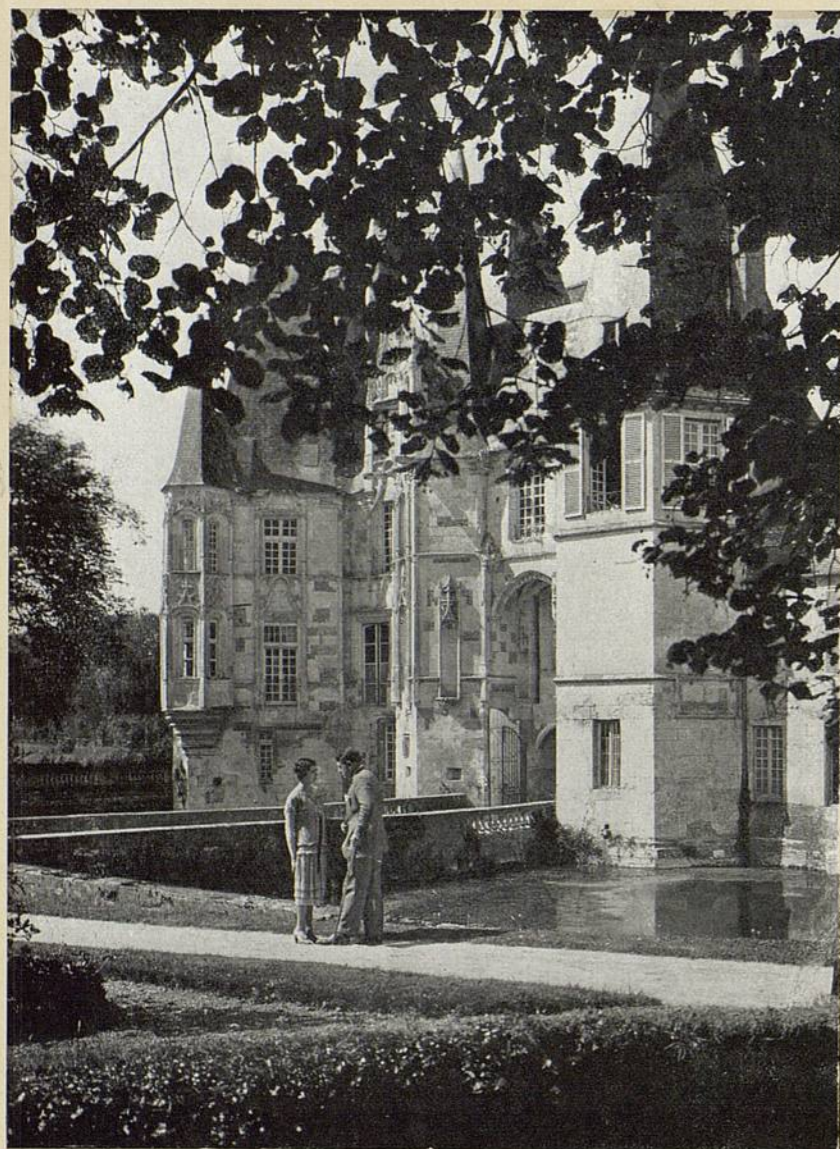
Car le charme de la comtesse, son exquise douceur, sa beauté, n'avaient pas tardé à toucher profondément le cœur de Vignal. Les longs tête-à-tête dans le parc, propices aux confidences et aux aveux, avaient appris à l'aviateur l'histoire de son hôtesse. Le coup d'Etat libain, l'assassinat de son mari, sa propre fuite à l'étranger, tandis que sa sœur Hélène et son beau-frère Georges étaient restés emprisonnés jusqu'à la mort de l'une et jusqu'à l'acquittement de l'autre.

Vignal, le cœur serré, écoutait ce récit lamentable, et sa main cherchait celle de la jeune femme, qui ne se déroba pas.

Lui, alors, d'une voix que l'émotion faisait trembler, demandait à la comtesse si







elle ne pensait pas, parfois, à se refaire une nouvelle vie. Et la réponse d'Elisabeth permettait à Vignal tous les espoirs. Cependant, depuis quelques jours, un doute a surgi dans l'esprit du jeune homme : l'attitude d'Elisabeth et de Georges lui paraît bizarre, suspecte. Certaines coïncidences le frappent, certains détails lui reviennent à l'esprit, le hantent, sèment en lui les germes de la jalousie.

Le soir où la comtesse, prétextant une affaire urgente, s'est excusée de ne pouvoir lui tenir compagnie, il souffre soudain effroyablement d'entendre monter, dans la nuit, les accords tristes d'une polonaise, sous les doigts de la jeune femme. Il comprend qu'il est dupé, et décide de partir dès le lendemain, pour s'évader, au plus vite, de cet amour tyrannique et insensé que lui inspire, à présent, la comtesse. Combien de temps reste-t-il là, broyant de cruelles pensées ? Un appel le tire de sa rêverie. Il sursaute. La voix vient du couloir. Il se lève, ouvre la porte. Stupeur ! Entre les plis lourds d'une tenture, un visage de femme, un visage inconnu surgit. Derrière la tenture, des planches barricadent le passage, empêchant la femme d'aller plus loin. Mystérieuse, elle fait signe à Vignal d'approcher, tend vers lui des bras désespérés : « Ecoutez-moi... n'êtes-vous pas l'aviateur qui est tombé devant mes fenêtres, voici un mois ? » Et comme il hésite, elle poursuit, sans attendre une réponse : « Un malheur vous guette... ma sœur et mon mari m'ont séquestrée pour m'empêcher de vous prévenir. Ce sont deux misérables, traîtres à leur pays, capables de tous les crimes : ils ne vous laisseront pas sortir d'ici vivant. » Elle ajoute d'une voix plus sourde, en frissonnant : « Et ils me tueront, moi aussi, pour avoir révélé leur secret. » C'est donc là la belle-sœur d'Elisabeth, cette Hélène, cette prétendue morte... Vignal, maintenant, a hâte d'en entendre davantage. Mais un bruit de pas monte vers eux. Il faut feindre, se cacher : rapide et silencieux, l'aviateur regagne sa chambre, et Hélène laisse retomber la tenture. Désormais Vignal ne songe plus à son départ projeté.

il déchire le télégramme qui devait prévenir de son arrivée ses amis et ses chefs, à Paris. Il demeurera au château pour élucider le mystère que les paroles d'Hélène viennent de lui faire pressentir.

Tout le long de la journée suivante, il essaye, en vain, de rejoindre Hélène. Celle-ci, cependant, réussit à lui faire parvenir un billet où elle lui donne rendez-vous pour le soir. Or, quelques heures plus tard, la comtesse Catchick, elle aussi, promet à Vignal de le rejoindre, après la veillée... C'est avec angoisse que l'aviateur, le jour venu, voit entrer Hélène dans sa chambre. Elle a réussi à échapper à la surveillance d'une gardienne. Elle se précipite dans les bras de Vignal : « Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! Il faut partir, cette nuit même... ou nous sommes perdus tous deux. » Elle va poursuivre, quand la porte s'ouvre et Elisabeth paraît sur le seuil. La frayeur d'Hélène est telle qu'elle tombe sans connaissance sur le sol. Déjà, Georges et Massaski sont dans la chambre et se saisissent de la jeune femme. Vignal veut s'interposer. Mais Georges, d'un geste, l'arrête. « Je vous dois des explications, monsieur. Je vous les donnerai demain ! » Et sans un mot de plus, ils quittent la pièce, laissant Pierre bouleversé, et persuadé, cette fois, qu'une redoutable machination se trame contre sa vie et celle d'Hélène. L'homme d'action, aux décisions promptes, reparait en lui : il sauvera Hélène, ils s'enfuiront tous deux de cette maison mystérieuse, loin de ces hôtes aux intentions suspectes. Il vient d'arrêter son plan d'évasion, lorsqu'on frappe doucement à la porte : Hélène, de nouveau, est là. Elle a profité, pour s'enfuir, du sommeil de la duègne. Elle semble affolée et supplie Vignal de partir avec elle cette nuit même. « Demain, lui dit-elle, il sera trop tard... » Le jeune homme n'hésite plus. Il jette un manteau sur les épaules d'Hélène, et tous deux sortent de la chambre, puis du château, à pas de loup. Le garage est là, tout proche, où sommeillent, dans l'ombre, les deux monstres de vitesse que sont





les voitures de Georges. Les fugitifs, sans bruit, ouvrent la porte. Lentement, précautionneusement, ils poussent une des voitures jusqu'à la grille du parc. Et là, mettant le moteur en marche, Vignal saute au volant, démarre... Il était temps : des fenêtres s'illuminent, au visage sombre du château...

La fuite d'Hélène puis celle de Pierre ont été découvertes. La poursuite s'organise, sous les ordres de Georges. La seconde voiture est mise en marche. C'est une course implacable qui commence...

En vain, l'adresse et la témérité de Pierre luttent contre la vitesse supérieure des poursuivants. En vain, les fugitifs, à chaque virage, risquent mille morts pour gagner quelques dizaines de mètres encore... Bribe par bribe, la distance qui sépare les voitures diminue. Les moteurs ronflent de toutes leurs forces exaspérées. Il n'est point d'issue hors la catastrophe ; elle se précipite : Hélène, brusquement, s'est levée toute droite, les bras en croix, et son rire, strident, vaille le bruit des moteurs. Un geste brusque... un cri... une embardée terrible... Hélène, projetée hors de la voiture, est étendue sans vie sur le sol. Vignal, ensanglanté, se dégage à grand peine des débris qui l'enserrent. Déjà, Georges, Elisabeth et le docteur sont auprès d'Hélène... D'un mot, Massaski enlève aux autres tout espoir : la jeune femme est morte, tuée sur le coup. Georges, levant une arme, serait prêt à exécuter celui qu'il considère comme le meurtrier de sa femme, si Elisabeth ne s'interposait pas. Et Massaski, saisissant Vignal par le bras, l'entraîne, lui conseille, d'une voix rapide : « Allez m'attendre au village voisin, à l'auberge. Je vous y rejoindrai et vous expliquerai tout. » Vignal s'éloigne sur la route en chancelant, jusqu'à ce que, à bout de forces, il trébuche, et s'écroule, évanoui, dans l'herbe.

Deux paysans qui passent par là, quelques heures plus tard, le relèvent, le raniment et l'emmenent dans leur voiture, jusqu'à l'auberge qu'il leur indique.

Déjà, Massaski s'y est rendu et, ne trouvant pas Vignal, a laissé à son intention une lettre que l'aubergiste lui remet, et où il lit ces mots, signés d'Elisabeth :

« Mon ami,

« Le destin nous sépare. Nous partons pour notre pays, où le devoir nous appelle. Ne pensez plus jamais à moi ni à notre amour.

« Elisabeth. »

Le lendemain, Vignal quittait à jamais la Tchécoslovaquie, et deux jours plus tard il avait retrouvé son cher Paris.

Deux mois ont passé, lents et lourds. Vignal, malgré l'étourdissement des plaisirs où il cherche l'oubli, ne peut chasser le souvenir d'Elisabeth. Un jour une lettre lui parvient : le docteur Massaski, de passage à Paris, lui fixe un rendez-vous. Il s'y présente, le cœur battant d'espoir.

Mais les premiers mots du docteur sont rudes, inexorables : « La comtesse Hélène était devenue folle, autrefois, dans les geôles libaines... Nous avons voulu vous le cacher, et de là est venu tout le mal. Mais la malheureuse Elisabeth n'a pu survivre à ces émotions. Elle n'est plus... » Le rude garçon qu'est Vignal résiste mal à ce choc : les larmes qu'il tente de retenir vont couler, lorsqu'une main douce se pose sur son épaule. Il se retourne : Elisabeth est devant lui, souriante, heureuse. Elle non plus, ne pouvait vivre loin de lui, et elle a obéi à l'appel de son cœur. La voici dans les bras de celui qu'elle n'a pu oublier. Pour avoir tous deux beaucoup souffert, ils s'aimeront d'un amour que les épreuves ont fait plus profond, plus tenace...

FIN



.....
LARENG, A. DEROIN & C^{ie}
56, Avenue Jean-Jaurès — Paris
.....